

l'autorité militaire. Mais le général Harington insistait sur les graves responsabilités qu'impliquait sa fonction. Si sa prétention ne fut pas admise, il fit comme si elle l'avait été. Quelques jours après, le 29 juin, la police anglaise procédait à l'arrestation d'une trentaine d'individus, plus ou moins suspects de propagande bolcheviste. Quelques-uns furent relâchés, les autres furent embarqués sur un voilier et déposés à Sébastopol, après avoir été dépouillés de toutes leurs pièces d'identité. L'impression à Péra fut très vive, mais, dans l'ensemble, favorable aux auteurs responsables de cette procédure sommaire; le bruit s'était répandu d'un complot terroriste, de bombes et d'engins explosibles découverts dans une chambre d'hôtel: heureusement, la police veillait, on se sentait protégé. Cette première expérience démontra qu'en prenant les gens par la peur on leur ferait aisément accepter les actes les plus arbitraires.

Six semaines plus tard, le 11 septembre, éclatait le coup de théâtre du « grand complot ». Le commandant en chef des forces alliées d'occupation, prévenu qu'une vaste conspiration s'était formée en vue de susciter une révolution à Constantinople et de l'assassiner lui-même, avec quelques autres officiers, remettait aux autorités turques la liste des présumés coupables et en exigeait l'arrestation dans un délai de sept jours, faute de quoi il serait obligé de prendre contre la population des mesures de rigueur. La liste remise par le général Harington au ministre de la Guerre ottoman comprenait vingt-huit noms, dont onze appartenaient à des hommes politiques turcs résidant alors à Angora, tandis que